

ment la Passion de Jésus ne lui serait-elle pas éternellement présente? Donc, perpétuellement aussi elle entend retentir au plus profond de ses entrailles ces paroles à jamais mémorables : Femme, voilà votre fils; et peut-elle les entendre, sans être pressée d'en réaliser pleinement la signification?

Me demandez-vous s'il est encore d'autres motifs pour Jésus de proclamer Marie notre mère, à l'heure même où il va expirer sur la croix, je vous montrerai Jean l'Évangéliste, et dans ce disciple tous les chrétiens qu'il représente? Lui dire et nous dire à ce moment là, quand il va déposer sa vie mortelle et cesser d'habiter visiblement parmi nous : Voici votre mère, n'est-ce pas nous présenter Marie comme notre unique refuge et notre unique espérance après lui? N'est-ce pas encore nous enseigner avec une éloquence non pareille ce qu'il faut que soient des enfants de Marie? Substitués pour ainsi dire à Jésus crucifié, déclarés fils sur le Calvaire, jetés dans les bras de la Mère de douleurs, ne devons-nous pas, nous ses enfants, nous les frères de Jésus, être mortifiés, porter la croix, partager l'opprobre et la pénitence du Sauveur; d'autant plus frères que nous reproduirons plus en nous la Passion de Jésus et la Compassion de Marie?

Imitons le disciple bien-aimé. A peine a-t-il entendu la suprême recommandation de son bon Maître, qu'il se sent tout à coup possédé de l'affection la plus filiale pour Marie. C'est dans sa qualité de mère qu'il la regardera toujours. « *Et accepit eam discipulus in sua* » (1). Elle est à lui, il est à elle, et rien ne sépa-

(1) Joan., XIX, 27.

rera jamais le disciple de l'amour de la mère du bel amour. Son cœur, échauffé au Cœur de Jésus, brûlera pour elle du même dévouement affectueux qui remplissait Jésus.

CHAPITRE IV

De la vertu des paroles de Notre Seigneur ; et quels effets ont-elles produits — soit dans la bienheureuse Vierge, — soit dans le disciple bien aimé, — soit enfin dans ceux dont il était le représentant ?

I. — La promulgation authentique de la fécondité spirituelle de Marie, faite dans les circonstances que nous avons dites, avait une vertu merveilleuse pour imprimer au cœur de la Vierge l'affection la plus maternelle pour les hommes. En même temps, elle est très propre à nous donner à nous-mêmes une conviction plus palpable et mieux sentie de notre filiation. Il en est d'elle, à ce point de vue, comme de l'absolution sacramentelle. Quelque preuve qu'un pécheur puisse avoir et de la perfection de son repentir et du pardon reçu, presque jamais il ne goûtera la confiance et la sérénité de l'âme qui lui vient de la sentence d'un prêtre, lui disant au nom de Jésus-Christ : Je vous absous de vos péchés ; allez en paix.

On peut se demander si les paroles de Notre Seigneur n'eurent pas d'autre effet. Or, au sentiment de savants docteurs et de grands saints, leur efficacité ne s'arrêta pas là. Les paroles de Jésus-Christ étaient de celles que les théologiens ont nommées *pratiques*, parce qu'elles portent avec elles la vérité qu'elles énoncent. Notre Seigneur, à la dernière Cène, prit du pain, le bénit et dit en le présentant aux Apôtres : « Ceci

est mon corps. Et c'était son corps qu'il leur donnait à manger ; ce qui jusque-là n'était que du pain était devenu, par la vertu même de ses paroles, la propre chair du Fils de Dieu. Un aveugle, prosterné devant le Sauveur, le conjure de lui rendre la vue. Qu'il vous soit fait selon votre foi, dit Jésus, et il voit. Paroles *pratiques* encore, puisqu'elles ont opéré ce qu'elles signifiaient.

Dirons-nous des paroles de Jésus-Christ mourant : Voici votre fils, voici votre mère, qu'elles n'ont pas seulement promulgué la maternité de Marie, mais qu'elles l'ont faite ? C'est ce que j'ai lu dans plus d'un auteur, et ce qui toutefois ne peut être admis, selon toute la propriété des termes : car la raison fondamentale pour laquelle nous devons voir en Marie notre mère suivant la grâce est sa coopération au mystère de notre délivrance, je veux dire l'enfantement du Sauveur et sa propre compassion.

Moins encore pourrions-nous adopter une opinion singulière, autrefois soutenue par quelques auteurs (1). D'après elle, Jean, par la vertu des paroles du Sei-

(1) Le P. Alph. Salmeron l'a réfutée dans ses *Comment. in histor. evang.*, t. X, tract. 41 « *tertium dubium est.* » Cf. P. Theoph. Raynaud, *Diptycha Mariana*. P. 1, punct. 8, n. 28. Cette opinion aurait, ce semble, pour premier auteur un théologien de l'Ordre de S. François, Nicolas de Orbellis. Salmeron pourtant (*l. c.*) ne fait pas mention du docte et pieux franciscain. « Quelques-uns, dit-il, presque de notre temps et dans notre siècle ont prétendu qu'en vertu des paroles du Seigneur, Jean fut constitué fils de la B. Vierge *suivant la nature*. Jadis un certain Baurinon défendit à Rome cette opinion dans une dispute publique, et c'est contre lui, je pense, que l'évêque de Brescia (Brixien-sis) Dominique de Dominis écrivit au temps de Pie II. Plus récemment, un prédicateur soutenait une opinion identique, à Tarragone, en Espagne. D'après lui, Jean, parmi ses autres prérogatives, comptait celle d'avoir reçu de Dieu une filiation *naturelle* par rapport à la B. Mère de Dieu ». Viennent ensuite les arguments apportés en faveur de la thèse, et qu'il serait oiseux de rappeler en détail. Le premier de tous est comme toujours une preuve basée sur l'efficacité des paroles de la *consécration*.

gneur, serait devenu pour Marie, non pas un enfant d'adoption, mais un fils selon la nature, *filius naturalis*. Le P. Théophile Raynaud qui rapporte la même opinion pour la réfuter avec la vivacité parfois trop mordante de son style, va même jusqu'à soupçonner les auteurs d'avoir imaginé je ne sais quelle transsubstantiation du fils de Zébédée au fils de la Vierge, Mère de Dieu. Quoi qu'il en soit, rien n'est moins vraisemblable qu'un pareil sentiment, soit qu'il s'étende à la filiation commune des chrétiens, soit qu'on l'ait restreinte, comme il est plus croyable, à celle du disciple bien-aimé de Jésus.

La raison en est manifeste. Car toute filiation *naturelle* est une relation de père et de mère à fils, qui présuppose comme fondement essentiel une génération proprement dite, c'est-à-dire, une transmission de la nature des parents au fruit vivant qui portera le nom de fils.

C'est vainement qu'on invoquait à l'appui de ces pieuses rêveries l'autorité de saint Pierre Damien. Voici, d'ailleurs, le passage à l'aide duquel on prétendait les confirmer; on jugera s'il contient ce qu'on voulait y trouver. Il est tiré du deuxième sermon sur l'apôtre saint Jean. « Les paroles prononcées par le Sauveur en croix : Femme, voilà votre fils, et : voilà votre mère, ne doivent pas être entendues comme des paroles purement humaines; elles furent *efficaces*, appuyées qu'elles étaient sur la vertu divine et l'invincible autorité de la vérité. Car le Verbe unique du Père est un Verbe substantiel, éternel, consubstantiel au Père, et, par conséquent, ses paroles, parce qu'elles sont esprit et vie, ne peuvent passer sans effet. Le ciel et la terre passeront, a-t-il dit lui-même, mais

pour mes paroles elles ne passeront point (1). De même qu'il a dit à sa mère : Voilà votre fils; il a dit aux disciples : Voilà mon corps. Et telle fut la puissance de ces dernières paroles que le pain qu'il montrait fut aussitôt changé en son corps. Il a dit et tout a été fait; il a ordonné, et tout a été créé (2). Ainsi, par une certaine analogie, *ex quadam similitudine*, si nous osons parler de la sorte, le bienheureux Jean ne reçut pas seulement le nom de fils, mais, en vertu des paroles du Seigneur, il mérita de contracter une liaison plus intime et plus profonde avec la Vierge bénie. Considérons donc, ô mes bien-aimés, quelle est la gloire de ce grand homme, dont le sacrement de cette adoption mystérieuse a fait et le fils de la Vierge et le frère du Sauveur » (3).

Il n'est pas difficile d'entrer dans la pensée du saint docteur. Loin de rêver je ne sais quelle métamorphose physique du disciple en la personne de son Maître, il la rejette clairement, quand il ramène tout à des analogies. Quelle vertu donne-t-il donc aux paroles du Seigneur? Celle que nous reconnaissons nous mêmes; la vertu de produire et dans la Vierge et dans le disciple la source toujours jaillissante des sentiments de la meilleure des mères pour son fils et du meilleur des fils pour sa mère. C'est, en effet, ce que ne pourraient jamais faire des paroles purement humaines. Elles ont, si vous le voulez, la puissance d'établir des devoirs et des nœuds extérieurs; mais jamais elles ne peuvent, *par elles-mêmes*, transformer immédiatement

(1) Matth., xxiv, 35.

(2) Psalm., cXLVIII, 5.

(3) S. Petr. Damian., *serm.* 64, de S. Joanne Apost. s. P. L. cXLIV, 868.

les cœurs; faire, en un moment, un cœur de fils, un cœur de mère.

Saint Thomas de Villeneuve avait connu cette étrange doctrine; mais, loin de l'admettre, il approuve de tout le poids de son autorité l'interprétation que nous proposons tout à l'heure, à propos du texte de saint Damien. « Jésus-Christ, dit-il, était suspendu à la croix, sur le point de mourir et de retourner là d'où il était descendu. Il fit ses dispositions testamentaires, léguant son esprit au Père, son corps à l'Église, son sang aux pécheurs; au larron le royaume du ciel, aux soldats ses vêtements, à Pierre son Église, l'Esprit Saint aux Apôtres, et l'abondance de ses grâces aux élus. A ses pieds, il voit le disciple qu'il aimait, attendant sa part aux legs du Seigneur. Que vous légue-rais-je, ô mon bien-aimé? *Voici votre mère.* C'est de tous mes biens le plus précieux et le plus cher, je vous la donne; elle est à vous. Et se tournant vers sa mère: *Voilà, dit-il, votre fils...* Et n'allons pas croire que ce soient là des paroles creuses et stériles. On a vu des hommes doctes et pieux affirmer que cette filiation ne ressemble aucunement à celles qui, reposant sur les adoptions humaines, sont tout à l'extérieur, et n'emportent aucun changement intime dans l'être. Celui qui d'une parole a tout créé de rien, ne peut-il faire un fils de qui ne l'était pas? S'il a pu le faire, il l'a fait. Ainsi raisonnent-ils. Le Christ, en effet, n'a pas dit: Tenez-la pour votre mère; il a dit du ton le plus affirmatif: *Voilà votre mère.*

« Que cette opinion soit pieuse et religieuse, je ne le conteste pas; pourtant je n'oserais y engager ma foi. La Vierge est donc la mère de Jean, non par une disposition purement légale, non de par la nature, mais

par grâce. C'est donc justement que le disciple, à partir de cette heure, la prit avec lui. Le Seigneur imprima par cette parole au cœur virginal de Marie un amour maternel pour Jean, mais un amour et plus fort et plus ardent que la nature n'en produit dans le commun des mères. Et réciproquement il mit aux entrailles de l'Apôtre un respect filial pour la Vierge, tel que nul fils n'en eut jamais pour sa mère. De même donc qu'en disant: Ceci est mon corps, il fit du pain son vrai corps; ainsi, quand il dit: Voilà votre fils, il transforma par amour le simple parent en fils. Pourtant, ce ne fut pas un lien de nature, mais de grâce; plus relevé toutefois, et plus intime que ne l'auraient pu faire la loi et l'adoption humaines » (1).

Voilà donc quel dut être l'effet *ex opere operato* des paroles du Seigneur, et dans sa propre mère et dans le disciple bien-aimé. Et c'est aussi la vertu que Suarez leur reconnaît comme la seule qui soit vraisemblable. « Plusieurs, dit le grave théologien, ont affirmé et même publié par écrit des paroles du Seigneur qu'elles eurent une efficacité vraiment singulière, celle de produire l'effet propre et physique qu'elles signifiaient. Elles auraient, en conséquence, imprimé dans la Vierge et dans le disciple aimé la relation physique et réelle d'une mère à son fils et d'un fils à sa mère; ce qui manifestement est fiction et impossibilité. Car des relations de ce genre supposent un fondement qui ne se trouve pas ici. Ce qui toutefois est vraisemblable, c'est que le Christ *imprima* par les mêmes paroles un amour réciproque entre la bien-

(1) S. Thom. a Villanova, *Conc. 1 de S. Joan. Apost.*, n° 9. Opp., t. II, p. 55, sq.

heureuse Vierge et Jean ; source d'amour maternel dans l'une, et source d'amour filial dans l'autre » (1). Mêmes pensées dans Cornélius a Lapide : « Les paroles du Christ ne sont pas, comme celles des hommes, purement *orales* et sans efficacité ; mais, comme les paroles, de Dieu, réelles, efficaces, produisant ce qu'elles signifient. C'est pourquoi, elles gravèrent dans l'Évangéliste un amour, un esprit filial envers la toute heureuse Vierge, celui qu'on doit avoir pour une mère » (2).

II. — Si donc, comme nous l'avons démontré, et comme ce dernier auteur le reconnaît expressément lui-même, Jésus, dans la personne de Jean, s'adresse à l'universalité de ses disciples, c'est aussi l'effet que ses paroles doivent opérer en eux dans leurs rapports avec Marie. Du reste, la liste serait longue des auteurs où l'on trouve une doctrine semblable.

Bossuet l'a formellement prêchée dans l'un de ses plus beaux sermons. « De vous dire combien ces paroles, poussées du cœur du Fils, descendirent profondément au cœur de la mère, et l'impression qu'ils y firent, c'est une chose que je n'oserais pas entreprendre. Songez seulement que celui qui parle *opère toutes choses par sa parole toute-puissante* ; qu'elle doit avoir un effet merveilleux, surtout dans sa sainte mère, et que, pour lui donner plus de force, il l'a animée de son sang, et l'a proférée d'une voix mourante, presque avec le dernier soupir. Tout cela

(1) Suarez., *De myster. Christi*. D 37, s. 4, §^a *Tertium verbum...*. Suarez ajoute : *Sed de hoc alias*. S'il a voulu par là promettre de plus amples explications, j'ignore dans quelle partie de ses œuvres on pourrait les trouver.

(2) Cornél. a Lapide, *Comment. in Evang. Joann.* XIX.

joint ensemble, il n'est pas croyable ce qu'elle était capable de faire dans l'âme de la sainte Vierge » (1).

Je passe sous silence une foule d'autres témoignages attribuant l'efficacité qu'on vient de voir aux paroles du Seigneur. On les trouverait en grand nombre, si l'on se reportait aux ouvrages qui reconnaissent dans ces mêmes paroles une proclamation de la maternité de grâce (2).

Or, ce que l'autorité du témoignage nous porte à croire, la nature même des choses et l'expérience s'unissent pour nous le persuader. J'ai dit : la nature des choses. Rappelons-nous le grand principe posé par saint Thomas d'Aquin, lorsqu'il s'agissait d'établir les perfectiones de grâce octroyées à la Mère de Dieu : « Quand Dieu choisit par lui-même quelque-une de ses créatures pour une fonction spéciale, il la dispose d'avance et la prépare à remplir dignement le ministère auquel il l'a destinée » (3). Que, dans certaines conditions toutes singulières, un homme puissant et riche laisse par testament un étranger pour fils à sa mère, il devra, s'il est sage et s'il les aime, leur recommander d'avoir l'un envers l'autre des sentiments conformes aux nouveaux liens qui les unissent. C'est tout ce qu'il peut faire. Mais ce qui serait assez pour un homme ne suffit pas, quand c'est un Dieu qui forme

(1) Bossuet, 2^e serm. pour le vend. de la Semaine de la Passion, 2^e point. Il faut, ce me semble, interpréter dans le même sens, au moins en ce qui concerne saint Jean, ce texte d'Arnaud, évêque de Chartres : « Vices filii naturalis accepit adoptivus, et transfunditur in ministrum filialis affectus, formaturque et firmatur in ambobus pietatis unice gratias concorsque complexus, non ex traducenaturae, sed ex munere gratiae ». Ernard. Carnotens., *de Verbis Domini in cruce*, tract. III, P. L. CLXXXIX, 1696.

(2) Voir plus haut, L. IV, ch. 2, p. 266 et suiv.

(3) S. Thom., 3^e p., q. 27, a. 4. Cf. 1^{re} Partie, L. III, c. 3, t. I, p. 256, suiv.

cette alliance, parce que son pouvoir à lui va plus loin.

Aussi bien, voyons-nous que, dans l'ordre de la nature, il a planté dans le cœur des mères et dans le cœur des enfants une affection mutuelle, si spontanée, si universelle que, pour ne pas l'avoir, il faudrait s'être dépouillé de l'humanité. Dieu ne peut être moins libéral dans l'ordre de la grâce. Donc, et c'est une conclusion qui s'impose, faisant et promulguant Marie notre mère, il a dû lui donner avec surabondance le cœur, les dispositions, les sentiments et l'affection d'une mère. Donc, les mêmes paroles qui, sorties de son cœur plus encore que de sa bouche, descendirent du haut de la croix sur la Vierge bénie, portèrent avec elles une flamme d'amour qui l'embrasa d'une affection toute maternelle pour les hommes. Et ces mêmes paroles allumèrent, en même temps, au cœur des disciples un amour filial pour Marie qui ne doit jamais s'éteindre : car la filiation qu'elles sanctionnent durera tout autant que la maternité, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles et par delà.

N'est-ce pas là ce que nous révèle, à chaque page et presque à chaque ligne, l'histoire du peuple chrétien ; et jamais paroles eurent-elles un si vivant et si palpable commentaire ? Ce n'est pas ici le lieu de raconter les universelles manifestations de ce double amour. La tendresse et le dévouement de la bienheureuse Vierge ne se lassent jamais : tant résonne toujours à l'oreille de son cœur la toute aimante et toute puissante parole de l'Homme-Dieu : Femme, voici votre fils. Et ce que nous disons de la mère, il faut l'entendre, toute proportion gardée, des enfants qui lui furent donnés.

C'est que la parole de Jésus : *Voilà votre mère*,

agit toujours, à travers les siècles, portant comme *instinctifs* dans le cœur des fidèles le respect, la confiance et l'amour pour leur divine mère (1). Ne m'opposez pas ces chrétiens qui montrent à son égard ou l'indifférence ou l'oubli : car il se trouve des fils suivant la nature qui ne sont ni plus aimants ni plus respectueux pour leur mère ; ou parce qu'ils n'ont pas le bonheur de la connaître, ou parce qu'ils sont plus ou moins *dénaturés*. Si leur conduite ne prouve rien contre la voix commune de la nature ; pourquoi voudriez-vous méconnaître celle de la grâce, sous le spécieux prétexte qu'elle n'est ni toujours entendue, ni toujours obéie ?

Du reste, nous pouvons encore invoquer sur ce point un témoignage bien précieux. C'est Léon XIII qui le rend, dans une de ses Encycliques sur le Rosaire. Parlant de l'indulgence et de la bénignité sans mélange et sans bornes de la bienheureuse Marie, notre universelle intermédiaire auprès de son Fils, le Pontife ajoute : « C'est ainsi que Dieu nous l'a préparée. Par cela même qu'il l'a donnée comme mère à son Fils unique, il lui a inculqué des sentiments maternels, des sentiments qui ne respirent que l'amour et le pardon... C'est telle aussi que Jésus l'a proclamée du haut de la croix, quand il a commis à ses soins, à son amour, l'universalité du genre humain.

(1) Je rappelle que l'abbé Gueric a très heureusement signalé ce double effet dans son premier sermon sur l'Assomption de Marie. Après avoir montré la vivacité et la durée des sentiments maternels de cette Vierge, même rebutée par ses fils, il ajoute : « Vide autem si non et filii matrem videntur agnoscere, dictante utique ipsis veluti quadam naturali pietate fidei, ut ad invocationem nominis ejus refugiant in omnibus necessitatibus et periculis, tanquam parvuli ad sinum matris ». Gueric. abb., in *Assumpt. serm.* 1, nn. 3 et 4. P. L. clxxv, pp. 188, 189.

dans la personne de Jean son disciple bien-aimé ; c'est telle enfin qu'elle s'est donnée elle-même lorsque, recueillant d'un cœur viril l'héritage d'immense labeur que lui laissait son fils mourant, elle commença sans retard à remplir envers tous ses devoirs de mère.

« Et ce dessein de miséricorde réalisé en Marie par Dieu et confirmé par le Testament du Christ, les Apôtres et les premiers fidèles en eurent, dès le principe, le *sentiment* joyeux. Ils le *sentirent* aussi, les vénérables Pères de l'Église et toutes les nations chrétiennes de tout âge avec eux. Et quand même leurs paroles et leurs écrits se tairaient, une voix qui s'échappe de toute poitrine chrétienne nous le rappellerait encore éloquemment. Et la raison, c'est que la foi divine, par une impulsion très puissante et très douce, nous pousse et nous entraîne vers Marie... Ils sont donc à plaindre ceux qui, participant à notre foi sainte, osent traiter parfois d'excessif et d'extrême notre culte pour la Vierge Mère : car ils blessent grandement en cela la *piété filiale* » (1).

Le même Pontife suprême, dans une autre encyclique, parle encore de cette dévotion filiale des chrétiens pour Marie comme d'un sentiment qui leur est en quelque sorte *naturel*. Il avait rappelé la scène du Calvaire ; comment, dans la personne de son disciple, le Christ avait assigné Marie pour mère au genre humain tout entier, mais spécialement aux fidèles ; comment, après avoir été la coopératrice de l'humaine rédemption, la Vierge a reçu un pouvoir presque immense pour en dispenser les fruits de grâce. « Voilà

(1) Leo XIII, Encycl. *Octobri mense* (22 sept. 1891).

pourquoi, continue Léon XIII, les âmes chrétiennes, *mues par une espèce d'impulsion native*, se portent vers Marie ; c'est pour cela qu'elles lui communiquent avec confiance leurs projets, leurs œuvres, leurs joies et leurs peines ; qu'elles se recommandent elles-mêmes avec tout ce qui est à elles, à sa sollicitude, à sa bonté, *comme des fils, more filiorum* » (1).

(1) Leo XIII, Encycl. *Adjutricem populi* (5 sept. 1895).